Marc Chassain

Le monde de Reine

V2.1.0

https://reine.world/

conditions, c'est à dire avec la même licence avec laquelle l'Œuvre originale a été diffusée.

Pas de restrictions complémentaires — Vous n'êtes pas autorisé à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser l'Œuvre dans les conditions décrites par la licence.

À Reine, pour ce beau voyage
dans l’espace et le temps

Préface de l'auteur

Erount de Saougues est une revue bimestrielle éditée depuis 1959. Elle est sous-titrée "Liaison amicale des paroisses du Pays de Saugues". Son objectif est donc de faire parvenir aux lecteurs de ces paroisses les informations religieuses ou civiles de ce vaste secteur. Il fait, tous les deux mois, une synthèse des évènements, un complément d'information pour beaucoup de familles du secteur. Pour ceux qui "Erount de Saougues" (étaient de Saugues), comme l'auteur, le bulletin est resté un excellent moyen de ne pas perdre le lien avec leur pays d'origine.

Dans le numéro daté de mai-juin 2018, la photo de couverture est surtitrée "Reine Bonhomme 1891-1978". On n'est pas sur la couverture de *Point de Vue*. Il n'y a pas de doute que l'on parle du prénom Reine et non du titre de noblesse. Le nom de famille Bonhomme est presque aussi courant que les Cubizolles et les Lonjon (ou Longeon). Cette femme a certainement des origines saugaines. La personne sur la photo à 30 ou 40 ans. Elle porte un manteau avec un col en fourrure, un chapeau cloche et un sac à main. Elle n'est pas au centre de la photo. Celui-ci est occupé par une bouée de bateau "Berengaria Liverpool". À l'arrière, on devine la mer. C'est certainement une photo souvenir du transatlantique Berengaria.

Sur les 2 pages intérieures, Jean-Pierre Bonhomme, avec l'aide d'une correspondante locale, a retracé la vie de sa grand-tante Reine. Il y a trois autres photos de Reine,

un petit mot envoyé à sa famille écrit au large de Terre-Neuve. Il y a surtout la mémoire familiale, les souvenirs personnels de Jean-Pierre Bonhomme, de Reine venant passer quelques jours de repos auprès de sa famille. Puis après la mort de sa dernière employeuse, Anna Dodge, les souvenirs de son retour à quatre-vingts ans, pour passer ces derniers jours dans sa Haute-Loire natale.

J'avais seulement 10 ans lors du décès de Reine. Ne faisant pas partie de la famille, je n'ai pas de souvenirs personnels de Reine. Le récit de sa vie avait quelque chose de fascinant. Nous avions ses origines, les grandes étapes de sa vie, ses emplois, les lieux où elle a vécu et où s'entremêlent les grands événements du vingtième siècle. Pour ma part, je voulais obtenir plus d'informations. Mais avoir les noms d'employeurs aux États-Unis, de dates, de lieux de vie n'était pas le but ultime. Le but était plus d'essayer de frôler, bien que cela soit impossible, l'état d'esprit de Reine dans chacune de ses situations de vie. Que ce soit Reine née à la fin du 19e siècle dans une famille paysanne très, et peut-être trop, nombreuse. Reine montant les seaux de charbons dans les immeubles de Lyon. Reine gouvernante pour les enfants au sein d'une famille dont elle ne parle pas la langue commune. Reine sur un bateau torpillé qui risque de couler au milieu de la Manche. Reine infirmière pour la Croix-Rouge durant la 1re guerre mondiale. Reine femme de chambre aux États-Unis, pour des femmes qui comme elle, vivent dans un musée, mais où ces femmes possèdent tout, décident de tout, et où Reine ne possèdent rien et surtout ne dispose ni de son temps, ni d'une vie privée.

L'article *d'Erount de Saougues* faisait suite à un autre que Jean-Pierre Bonhomme avait envoyé pour parution dans une brochure pour les conseils départementaux de Haute-Loire, Cantal et Allier.

Elle est titrée 1914-2014, 100 Ans, 100 Femmes, 100 Destins. Au milieu de grandes femmes européennes apparaissent des femmes moins connues de ces 3 départements. À côté de Sœur Emmanuelle, “Généreuse”, apparaît Marie-Reine, la juxtaposition de ses deux premiers prénoms. Elle est qualifiée d’”Audacieuse”. Le terme lui va à merveille. "Aventurière" ne lui aurait pas allé. Elle n’a certainement pas cherché les risques, la fortune ou la gloire. Mais elle a dû et su saisir les opportunités, prendre des décisions difficiles et mener les actions pour y parvenir : Reine acceptant de partir en Russie vers 1910. Reine quittant la Russie en 1916 dans un continent en guerre. Reine partant seule en Amérique dans un pays qui ne l’attend pas, alors qu’elle n’a dû apprendre que quelques mots d’anglais avec la Croix-Rouge.

Les premières recherches ont porté sur la dernière “Lady” pour laquelle Reine a été très longtemps sa “Lady’s maid”. En français, cela se traduit par “femme de chambre”. Qui était Anna Dodge, la veuve de Horace Dodge Sr , le cofondateur avec son frère John de la marque automobile du même nom. Ou plutôt Anna Dillman qui était son nom lorsque Reine est allée à Grosse Pointe dans les environs de Détroit. Anna reprenant, après la séparation avec Hugh Dillman, le nom de son premier mari dont elle était veuve depuis 1920. Quelle était l’ampleur de sa fortune ? Comment vivait cette famille Dodge/Dillman ?

Trois biographies ont été écrites sous forme de livres de la dynastie Dodge. Ils datent des années 1980 et aucun n’a été traduit en français.

L’une des trois s’arrête sur le sujet de la famille Dodge lors de la revente de l’entreprise Dodge Brothers à un fonds d’investissement au milieu des années 1920.

Une autre fait s'imbriquer les récits de chacune des deux familles pour garder une continuité temporelle.

La dernière est en trois parties : partie commune jusqu'à la mort des frères Dodge en 1920, partie de la famille de John et Matilda, et enfin celle concernant Horace et Anna. Les recherches ultérieures montrèrent que l'histoire de la branche John/Matilda avait plus d'intérêt qu'il n'y paraissait.

Au mois d'août 2018, je suis rentré en contact avec Jean-Pierre Bonhomme. Nous nous sommes vus et avons échangé quelques informations. Lui avec des informations, quelquefois très personnelles concernant Reine, mais surtout des compléments d'information sur les dernières années, après son retour des États-Unis. Moi sur mes premières recherches sur Internet, dont des articles de journaux datant des années de Reine avec Anna Dodge.

Le constat commun était le regret de ne pas avoir plus d'informations sur plusieurs sujets :

Qui était la famille russe pour laquelle Reine a travaillé à Paris puis en Russie ? Le destin tragique de cette famille doit la rendre connue par les historiens de la fin du tsarisme.

Qu'a fait Reine entre les derniers moments de la Première Guerre mondiale et son arrivée aux États-Unis, qui est maintenant datée en 1925 par les premiers voyages transatlantiques.

La famille Bonhomme savait, par mémoire familiale, que Reine avait travaillée pour d'autres riches familles, dont une particulièrement importante par la durée à son service. Qui était cette famille ?

Sur les deux premières questions, nous n'avons pas encore de réponses. D'autres recherches seront

nécessaires. Peut-être que les archives familiales des petits-neveux apporteront des éléments de réponse.

Quant à la troisième question sur la période américaine de Reine, nous avons aujourd'hui des réponses. Grâce aux archives d'Ellis Island.

Pendant 150 ans, tous les passagers à destination de New York ont été enregistrés au moment de leurs départs. Ces archives sont aujourd'hui consultables en ligne sur le site *libertyellisfoundation.org* . Ellis Island étant la petite île à l'embouchure de l'Hudson à New York par laquelle transitaient les migrants venant d'Europe.

Reine y apparaît donc, sous son premier prénom Marie, sous son prénom usuel Reine, une juxtaposition des deux prénoms Marie Reine, ou bien des erreurs de transcriptions comme Maria ou Maris. Toutes font référence à une année de naissance, et un contact en cas de problème. Reine a toujours donné les contacts de sa famille au village des Salles ou à la ville proche, Saugues. À l'exception de la traversée de 1925, la fonction de femme de chambre (Lady's maid) est constante. Concernant l'adresse de Reine aux États-Unis, c'est celle de son employeur qui est mentionnée, sinon celle de la résidence qui l'hébergeait à New York.

Tout aussi importants pour nous, Reine ne payant pas elle-même les voyages, le nom de l'employeur et son adresse y sont mentionnés. Les employeurs faisant souvent la traversée de l'Atlantique, nous savons donc par qui elle était employée, et à quelle époque.

Le titre "Le monde de Reine" est bien sûr un jeu de mots trop facile avec "La reine du monde." Il ne s'agit pas d'ironiser sur le fait que son statut dans le monde n'était

pas celui d'une reine. Il faut l'interpréter comme la description du monde telle qu'a pu le voir et le vivre Reine. De son village natal des Salles Jeunes dans la campagne française de la fin du 19e siècle au Paris de la Belle Époque. De la Russie tsariste aux hôpitaux de la Croix-Rouge pendant la Première Guerre mondiale.

Mais le cœur de ce livre est consacré à Reine Bonhomme et ces dames. Au monde des gratte-ciels en arrivant à New York pour accompagner en tant qu'infirmière Bettie. En suivant Florence, Eleanor et Jessie, de New York à Newport pour les mois d'été. Dans cette petite ville de l'état du Rhode Island, avec son quartier de millionnaires, et quelques scandales qui devaient être encore dans les mémoires dans les années 1930.

En prenant au printemps les paquebots pour l'Europe, pour acheter les derniers vêtements des couturiers parisiens, passer quelques semaines sur notre Côte d'Azur, mais qu'elles appellent la French Riviera. Mais également pour prendre un plus petit bateau, le SS Delphine, un yacht mesurant tout de même 79 m de long, amarré devant Rose Terrace le manoir d'Anna à Grosse Pointe.

En s'intéressant aussi à Ned et Eva Stotesbury, les beaux-parents de Delphine, la fille d'Anna. Partis de rien, ou plutôt avec seulement beaucoup d'argent, ils ont réussi leur ascension sociale. Et Anna a suivi le même chemin.

Mais il n'y a pas d'ascension sociale, sans œuvres d'art ni bijoux. Nous nous intéresserons au salon Louis XVI d'Eleanor, aux œuvres d'art achetées en Europe par Anna, accompagnée du marchand d'art Joseph Duveen, ainsi qu'aux colliers de perles d'Anna et Eleanor.

Et pour mettre ces œuvres d'art, il faut de grands manoirs, comme ceux de l'architecte Horace Trumbauer

pour Eleanor, Anna et Eva. Ou bien, dans un style hispanisant, ceux d'Addison Mizner, l'architecte de la Floride, pour Anna et Eva.

La Floride, elles y vont toutes, de décembre à mars, quand il fait trop froid à New York, Philadelphie ou Détroit. Le monde de Reine est donc aussi celui qu'a construit Henry Flagler avec ses lignes de chemin de fer et ses hôtels, de 1890 jusqu'à sa mort en 1913.

Et puis il y a le monde des domestiques comme Reine. Et de leurs relations avec les maîtres. Depuis une dizaine d'années, ce thème revient souvent dans les fictions comme *Downton Abbey*, *Upstairs Downstairs* (*Maîtres et valets* en français) de 2010 ou *The Remains of the Day* (*Les Vestiges du jour*) de 1993. Il existe des autobiographies de personnel de maisons comme Rosina Harrison (*Rose My Life in Service to Lady Astor*) et des essais sur la vie de ces personnes (*Not in Front of the Servants: A True Portrait of English Upstairs/Downstairs Life* de Frank Dawes 1974). Mais ils traitent tous de la vie de domestiques en Angleterre. Il n'existe pas d'équivalent pour les États-Unis. Il nous reste néanmoins quelques interviews pour les journaux de personnes ayant travaillé dans les mêmes maisons que Reine, au même moment ou plus tard.

Parmi le personnel de maison des riches familles américaines, il y avait une grande proportion de personnes nées en Europe. Sans jamais se connaître, Reine avait suivi un chemin qu'avait emprunté Victorine, 20 ans plus tôt. Victorine est née en 1875 au village de Mayres en Ardèche. Il se situe à seulement 80 km du hameau de naissance de Reine. Victorine a travaillé comme gouvernante pour les enfants de la famille Ryerson à Philadelphie. Durant quelques heures, elle a

également été la voisine d'Eleanor dans des circonstances dramatiques.

Dans l'introduction, nous suivrons Reine de sa naissance à son premier départ pour New York.

Les 6 chapitres traitent chronologiquement du service de Reine pour chacune de ces dames. Ils sont de longueurs inégales, car les informations connues, leurs intérêts, mais aussi parce que les durées connues de la présence de Reine auprès de ces dames, sont elles aussi très inégales. L'épilogue traitera des années à partir du retour en France en 1971 et jusqu'à son décès en 1978.

Les éléments concernant Reine, trouvés sur Internet sont rares. En plus des enregistrements d'embarquement, il y a les recensements américains, quelques secondes de vidéo, la demande de naturalisation, les articles de journaux déjà mentionnés, les documents officiels français. À part les souvenirs familiaux, nous avons donc peu de matière pour nous faire une idée de qui elle était vraiment : sa personnalité, ses goûts, sa perception de son rôle dans ce monde, son opinion sur la consommation ostentatoire de ses employeurs.

D'autres que moi, dans le but de donner plus de chair, de personnalité, un rôle plus important à Reine, auraient fait un roman. Par humilité, par manque d'imagination, parce que la vie à plus d'imagination que les romanciers, j'en fais une biographie dont le personnage central peut sembler absent. C'est un choix. Les références de mes sources peuvent permettre à d'autres de reprendre des recherches, ou fabriquer d'autres choses. La Bête du Gévaudan, la "voisine" de Reine est l'objet d'une foison d'œuvres : livres à remplir une bibliothèque, BD, films de fiction, documentaires, musée, statues grandes et petites, etc. Pour ma part, et parce que ces recherches m'ont

permis de voir des vidéos et photos, concernant les personnes de ce livre, des manoirs, bateaux, œuvres d'art, je pense que le livre a certaines limites. C'est pour cela que Le Monde de Reine a son complément Internet. Le site web https://reine.world/ , en plus d'héberger les versions successives de ce livre, donne des compléments d'information sous forme d'articles.

Introduction

Du village perché à la ville debout

Marie-Reine Joséphine Bonhomme est née dans le petit village des Salles Jeunes le 20 février 1891. Son père est propriétaire-cultivateur comme l'indique l'acte de naissance fait à Saugues 2 jours plus tard. La petite Reine est la dixième enfant de Louis Bonhomme et Augustine née Bringer. Malheureusement, la mortalité infantile a déjà fait des ravages. Jean-Pierre, Louis-Joseph et Philippe sont déjà morts en bas âge. Marie-Reine verra partir Augustine, Benjamin, un deuxième Benjamin, Charles et Marie-Augustine avant d'avoir douze ans. De quoi relativiser la solidité de la vie. Au total, la famille aura eu 16 enfants, dont 8 ont vécu au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale.

À cette époque, l'école est obligatoire pour les enfants de 6 à 13 ans, pour essayer d'obtenir le certificat d'études primaires, créé en 1882. Le début des années 1890 a vu fleurir dans les villages les nouvelles écoles publiques. Celles-ci ont déjà remplacé les béates, qui œuvraient depuis 200 ans en Haute-Loire et aux alentours. Le village de la Vachellerie, à moins de 2 km, a eu son école en 1894. Le bourg de Saugues est à la même distance et proposait en plus des enseignements catholiques. Le village de la famille Bonhomme se trouve à 1080 m d'altitude et les écoles de Saugues font emprunter un dénivelé de plus de 130 m. Aujourd'hui, les 20 000 randonneurs annuels du chemin de Saint-Jacques de Compostelle, venant du Puy, connaissent bien cette arrivée sur Saugues. La petite Reine, accompagnée de ses frères et sœurs faisait-elle son bout de pèlerinage quotidien ? Le choix de l'école des

curés ou celle de Jules Ferry n'est pas anodin à cette époque dans cette partie de la Margeride. Dans les villages où l'école privée est beaucoup plus éloignée que l'école publique, on envoie bien les enfants à la plus proche. L'enseignement religieux se faisant par le catéchisme à d'autres moments de la semaine. Mais à Saugues, il n'en allait pas de même, et envoyer ses enfants ailleurs que chez “les frères” ou “les sœurs” montrait au moins une défiance envers la religion catholique.

En 1974, l'écrivain Robert Sabatier décrivait dans le roman *Les Noisettes Sauvages*, les vacances du petit Parisien Olivier Chateauneuf à Saugues. Le grand-père d'Olivier décrivait la mise à l'école laïque du père et de la tante d'Olivier vers 1900 :

“Je les avais mis à la laïque parce que c'étaient mes idées. Il n'y avait guère qu'eux et l'instituteur dans ces locaux vides. Tous allaient chez les frères. Ce sont de bons maîtres, ceux-là, mais je te répète : c'était pas dans mes idées, que veux-tu?”.

L'Académicien Goncourt fait continuer le pépé par l'épisode de l'inventaire :

“Une mauvaise affaire. À la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le pays ici ne tenait pas à ce que le gouvernement mette ses gens dans l'Eglise. C'était en mars de 1906. Ça a failli faire une révolution à Saugues. Donc, on n'avait pas oublié et le mot « laïque » sonnait mal. Ton père et ta tante, les pauvres, les autres gamins leur couraient au derrière. Les pierres, les injures, ça pleuvait bravement. Victoria était mince comme un clocher, mais elle avait du nerf et des griffes. Quant à Pierre, il savait jouer du bâton et frappait le premier.” Reine avait 15 ans, l'école était déjà finie pour elle.

Certains grands événements non religieux ont quelquefois des dénouements religieux. Saugues se trouve à quelques dizaines de kilomètres de Mont Mouchet. En 1944, ce haut-lieu de la Résistance est la cible de l'armée allemande. Saugues est le dernier obstacle avant l'encerclement prévu des maquisards. Malgré sa résistance, puis sa chute, la ville de Saugues n'a pas eu le même triste sort qu'Oradour-sur-Glane, Ruynes-en-Margeride ou Pauilhac ... alors on construit Notre-Dame-du-Gévaudan en 1947 dans "la côte des Salles", à quelques centaines de mètres du hameau des Salles Jeunes. Depuis cette date, pour le 15 août, on y fait une messe en plein air. Reine travaillait alors pour Anna à Détroit.

D'autres grands événements non religieux ont quelquefois des origines religieuses. Avant la Révolution française, le secteur de Saugues faisait partie du diocèse de Mende, dans l'actuelle Lozère. Il a aussi fait partie du secteur de la Bête du Gévaudan, l'ancien canton de Saugues étant la partie nord du Gévaudan, aujourd'hui en Haute-Loire. La bête dévoreuse d'hommes, mais surtout d'enfants et de femmes, avait commencé ses maléfices en juin 1764 :

"Le 31 décembre 1764, l'évêque de Mende, monseigneur Gabriel-Florent de Choiseul-Beaupré, également comte de Gévaudan, lance un appel aux prières et à la pénitence. Cet appel est resté dans l'Histoire sous le nom de « mandement de l'évêque de Mende ». Tous les prêtres du diocèse ont pour ordre de l'énoncer à leurs fidèles. Dans ce texte, l'évêque qualifie la Bête de fléau envoyé par Dieu pour punir les hommes de leurs péchés" (source Wikipédia).

À cet instant, la Bête est sur le secteur de Saugues et fait plusieurs jeunes victimes. Jusqu'en 1767 la Bête fera au moins 100 morts et 30 blessés.

Les commémorations religieuses peuvent également créer des fêtes non religieuses. Saugues a, depuis 1652, une confrérie toujours dynamique de pénitents blancs. La procession annuelle dans la ville a lieu après le tombée de la nuit du jeudi saint. Depuis quelque temps déjà, c’est aussi l’occasion pour d’autres de manger des cuisses de grenouilles dans les restaurants de la ville.

« Le Saugain ne se promène jamais sans un chapelet dans une main et un couteau dans l'autre », disait-on autrefois. Il a depuis libéré une main pour tenir un smartphone.

Pour décrire le Saugain, mis à part la religion et la coutellerie, c’est dans *l’Auvergne Absolue* d’Alexandre Vialatte que l’on retrouve le plus beau portrait type. Même si l’auteur prétend décrire l’Auvergnat :

“Ils vivent sur les flancs de montagnes abruptes, du produit de leur pêche, de leur chasse, de leur entregent et de leur industrie : les eaux, leurs fromages, leurs barrages, leurs confitures et leurs dentelles.

Ils ont des cheveux noirs, des yeux de braise, des dents luisantes et des chandails superposés, en laine épaisse, les uns marron et les autres aubergine. Pour le 15 août ils en enlèvent un, à la Toussaint ils en ajoutent deux, à la fin de leur vie ils sont devenus pure laine, on se sert du grand père pour planter les épingles et le médecin, quand il l’ausculte, doit l’éplucher comme un oignon.

Que cherchent-ils dans ces lainages ? À avoir chaud. C’est parce que l’air est aigrelet. Même en été les nuits sont froides. Tout est aigrelet en Auvergne : le fond de l’air, le fromage, le vin, le son de la vielle. Et même un peu amer : la gentiane, le paysage, le saint-nectaire, la sève de l’herbe. Amère et drue, verte, antique ou nouvelle, l’Auvergne est notre dernier réservoir de fraîcheur. L’Auvergne est hivernale, venteuse et montagnarde et l’Auvergnat s’y

groupe comme des moutons afin de mieux résister au vent.

L'Auvergnat se compose en gros, de la tête, du tronc et des membres. Avec la tête il pense à l'économie, avec les membres il la réalise, avec les mains il la met dans le tiroir."

En écho, c'est Jean Anglade qui nous dit que son ami Alexandre Vialatte ne décrit pas le Saugain. Dans *Le Faucheur d'Ombres*, celui qui avait épousé Marie Ombret, originaire d'un hameau proche de Saugues, décrit le premier voyage de Maurice Poudevigne vers 1900. Ce personnage de fiction part avec son frère aîné, de Combret, à 7 km de Saugues. Ils vont se louer à Ardes-sur-Couze :

«La vieille diligence les transporta de Saugues à Langeac, à travers le bois de Coupe-Gorge. À partir de Bourleyre, ils furent en Auvergne. Ils en eurent la confirmation dès Chanteuges, au patois de leurs compagnons de route. Maurice éprouva un peu de crainte à l'idée d'entrer dans ce pays d'où ne venaient ni bon vent ni bonnes gens. Voulant s'en éclaircir, il interrogea son frère :

- Les Auvergnats, c'est quelle espèce de monde ?
- Du monde comme les autres, du bon et du mauvais.
- Plutôt mauvais ou plutôt bon ?
- Ça dépend comme ça se trouve.

Ainsi renseigné, il ferma les yeux parce que les tournants lui donnaient un peu la nausée. "Je ne suis pas fait pour les voyages" pensa-t-il. »

La Révolution française avait fait entrer le pays de Saugues en Haute-Loire, mais pas en Auvergne. Sans déplacer ses montagnes, il rentrera en Auvergne de 1941 à 2015, et encore par intermittence. Juste le temps d'oublier

qu'il ne l'a pas toujours été. Juste le temps de croire qu'il le sera toujours et il ne l'est déjà plus.

Depuis sa maison de Ramenac, qui surplombe l'Allier, Alain Chany fait, en 1987, une étude comparée entre son Gévaudan et le pays d'en face :

"Ici, l'Allier, fleuve à prétention salmonicole, est encore un débutant qui perd le nord au milieu des montagnes adverses. Il suit une faille qui sépare géologiquement deux pays d'économie différente. À l'est, le Velay, haute plaine volcanique au sol jeune, sombre, fertile, aux maisons épaisses et fermées comme un portefeuille de maquignon. Le Bon Dieu est chez lui : il s'y est installé en régulier sur soixante-dix quintaux de blé à l'hectare ; ses créatures y font les trois-huit de la lentille verte d'appellation contrôlée, de la bigoterie et du compte en banque, s'avancent crânement constipées jusqu'à notre barbe sur des tracteurs turbocompressés de cent chevaux, et ont peur des nègres.

De notre côté, c'est autrement fier : la pente est raide. Un dicton affirme qu'ici les chiens doivent s'asseoir avant d'aboyer, sous peine de tomber et de rouler au trou. Cela finit par réduire les farceurs et les prétentieux."

Marie Augustine Judith Bonhomme, dont le prénom usuel était Maria, était la grande sœur de Reine. Née en 1882, elle travaillait pour un notaire à Lyon lorsque Reine la rejoignit vers 1907. Âgée de 16 ans, le premier emploi de Reine était de porter les seaux de charbons dans les étages des immeubles. Certainement dans une organisation proche de celles de ses voisins auvergnats installés à Paris. Au début du 20e siècle, il ne s'agissait plus d'apporter aux Lyonnais de l'eau chaude ou froide, mais du charbon. Celui-ci peut arriver dans les villes par péniches ou chemins de fer, et ensuite être acheminé dans

les rues par chevaux. Mais pour Reine, ce travail devait être exténuant.

Par ses relations de service, il lui est proposé de rejoindre Paris, pour donner des cours de français au fils d'un Russe. Ce qu'elle fera.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui l'importance de l'éducation de la langue et de la culture française pour les Russes. Particulièrement jusqu'à la fin du tsarisme. Il ne s'agissait pas seulement d'avoir une ouverture d'esprit, une certaine élégance, d'avoir la capacité de voyager ou de travailler dans cette langue. C'était un objectif impérieux, car c'était le principal moyen pour une famille, de transmettre à sa descendance sa place dans la société. Cela faisait 250 ans en Russie que la connaissance du français et de l'allemand divisait la haute noblesse de la petite noblesse. Dans la 2e moitié du 18e siècle, les professeurs français étaient difficiles à trouver, sauf pour les plus riches. La Révolution française a permis à un plus grand nombre de Russes d'employer des Français fuyant leur pays. L'éducation dans les écoles d'état et privées est restée très faible jusqu'en 1917, car ceux qui auraient pu promouvoir l'éducation n'avaient aucun intérêt de le faire, pour leur caste et leur propre famille. L'éducation de leurs enfants se faisant à domicile par des tuteurs et des gouvernantes. Ceux qui en avaient les moyens venaient régulièrement en France, à Paris ou sur la Côte d'Azur.

La relation avec la famille russe étant satisfaisante, il lui est proposé de prolonger sa mission en Russie. Elle accepte ce départ, tout comme les économies d'une masse importante de Français dans les emprunts russes. Reine y connaîtra un épanouissement certain, d'après ses confidences à sa famille. Nous sommes au début des années 1910. Elle y a travaillé jusqu'à 1916. Toujours

d'après les souvenirs familiaux, la famille aurait été anéantie au moment de la révolution russe.

Il est peu probable qu'elle ait appris plus que quelques mots de russe, comme la plupart des Européens de l'ouest dans sa situation. À partir de l'étude des œuvres romanesques d'Henri Troyat, Raïssa Prokhorova Telechova résume ainsi pour sa thèse de doctorat :

"Les gouvernantes ne savent généralement pas le russe et ne s'expriment qu'en français. Mlle Hortense Boileau, malgré son long séjour en Russie, ne sait pas un mot de russe. La gouvernante Geneviève apprend tout de même un peu le russe en trois ans, mais elle ne s'en sert que dans ses rapports avec les domestiques. Outre l'apprentissage du français, les gouvernantes sont engagées pour éduquer les enfants. La gouvernante apprend le français aux enfants ainsi qu'à leurs parents."

Le 26 mars 1916, la Grande Guerre a commencé depuis 18 mois. La Russie est du côté de la France, et attaque le front est de l'Allemagne. Sur la demande de la France, la 1re brigade spéciale russe (B.S.R.) a été constituée. 50 000 soldats russes ont quitté Moscou le 3 février pour un périple de 30 000 km. En passant par le Sud-est asiatique, ils arriveront à Marseille le 20 avril 1916. Après des combats héroïques au côté de la France, cela aboutira en 1917 au bien triste épisode de la mutinerie de La Courtine.

Au même moment, Reine contourne l'Allemagne par le nord. Après avoir atteint la Grande-Bretagne, il reste encore à traverser la Manche pour rejoindre son pays. Le bateau à vapeur nommé Sussex, appartenant à la Compagnie des chemins de fer de l'État français, a quitté Folkestone le 26 mars à midi, avec 378 personnes à bord. Vers 16h30, au large de Dieppe, une torpille de sous-marin allemand fait exploser l'avant du bateau. Un canot

de sauvetage vide a été éclaté et il y eut un énorme jet d’eau sur le côté. De nombreux passagers debout à la rambarde ont été engloutis par cette vague et ont été projetés violemment à la mer. C'est parmi eux qu’il y eut la plupart des victimes.

Juste après l'explosion, le Sussex s'est incliné très nettement et l'on craignait qu'il ne coule. Les passagers ont été pris de panique. Les femmes et les enfants se sont précipités en criant sur les ponts en pente. La panique s’est dissipée un peu lorsque le navire s’est redressé. Les survivants sont restés à bord jusqu'à 23 heures, heure à laquelle la plupart d'entre eux, dont les blessés, ont été emmenés par le bateau Marie-Thérèse et ont débarqué à Boulogne le lendemain matin. Les autres passagers ont été évacués sur d’autres bateaux. Les survivants se sont précipités pour le petit déjeuner, se dispersant ensuite pour Paris ou le sud de la France avant qu'une liste précise de ceux qui ont été sauvés puisse être obtenue. Les journaux français en date du 27 mars reproduisent la liste des survivants Français et Belges, communiquée par le Ministère de la Marine. Mlle Reine Bonhomme est sur cette liste. Bien que cet évènement soit en première page, il n’a même pas été un fait majeur du jour, représentant 20% de la surface de la Une de *l’Ouest Eclair*. Le nombre de morts est imprécis : entre 50 et 100 personnes décédées.

De source familiale, Reine s’était engagée en Russie pour la Croix-Rouge. En retour, celle-ci lui a permis de regagner la France. Vers 1915, la Croix-Rouge américaine est très présente en Russie et son personnel rentre régulièrement dans son pays d’origine. L’organisation non gouvernementale soigne les blessés de guerre, s’occupe de la malnutrition des familles russes dans ce contexte de guerre. Et également des prisonniers de guerre des armées adverses. Si Reine a travaillé pour cette

branche américaine du CICR, elle a côtoyé des infirmiers et médecins anglophones. Reine pouvant faciliter la communication avec les Russes. De retour en France elle a continué à travailler pour la Croix-Rouge. La famille Bonhomme possède une photo de Reine, jeune, en tenue d'infirmière, avec les croix rouges. D'après la forme de la blouse, avec le haut du tablier remontant en pointe au niveau du cou, elle devait travailler pour la Croix-Rouge française.

Les 5 fils de la famille Bonhomme sont mobilisés à la guerre. Alphonse Gaston sera tué au combat à Noyon le 29 août 1918. C'était le plus jeune des 5. Il avait 22 ans et était soldat au 2ème régiment de zouaves. Les petits-neveux de Gaston perpétuent sa mémoire. Ils ont partagé une photo de lui dans le très original costume oriental de son unité.

D'après sa famille, découragée par ce contexte de guerre, Reine cherche dès cette période un nouvel exil qui sera finalement les États-Unis. Après un passage par le Maroc. La nécessité d'un passage par le sud de l'Europe est probable dans ce contexte de torpillage régulier plus au nord. Beaucoup de bateaux partant de la Méditerranée pour l'Amérique transitaient par le Maroc et ses ports de Casablanca et Tanger.

Mais les déclarations que fera plus tard Reine lors des embarquements, ne parlent pas de sa présence permanente sur le sol américain depuis cette période. Dans les archives d'Ellis Island de 1925, pour le premier voyage connu vers New York, pour accompagner Bettie, elle déclare ne jamais être allée aux États-Unis.

Chapitre 1

Bettie

Avec la révolution industrielle, au début du 19e siècle en France, la migration rurale s'est accentuée. Cette migration concernait principalement les enfants de paysans qui, pour vivre, partaient en ville trouver du travail. Même si chacun était libre de pratiquer son métier dans la ville de son choix, les réseaux étaient importants. Les membres de la famille, du village ou de la région, déjà présents dans une ville et un métier, facilitaient fortement l'intégration. C'est ainsi que la jeunesse du Massif central est partie à Paris dès 1850. Principalement originaires de l'Aveyron, de la Lozère et du Cantal, leur activité évolue au fil du temps et des équipements domestiques des citadins. Au début porteurs d'eau, ils deviennent porteurs d'eau chaude, de bois, de charbon, de vins. Et finalement restaurateurs. Cette épopée, comme celles des jeunes des autres régions, est magnifiquement décrite dans le livre de Jean-Louis Beaucarnot *Quand nos ancêtres partaient pour l'aventure*. En 1926, 212 000 individus originaires du Massif central sont recensés à Paris.

Mais Reine a pu rencontrer aussi des Russes ayant fui leur pays. Ces Russes sont qualifiés de "blancs", parce qu'ils soutenaient l'armée blanche, monarchiste, face à l'armée rouge, bolchévique. Ils ont commencé à fuir, peu après Reine, en 1917. Dans les années qui suivirent, ce sont plusieurs millions de personnes qui ont migré vers leurs pays amis. En France, ce sont 400 000 Russes qui arrivent, dont 150 000 en région parisienne. Parmi eux, 20 à 30 000 travaillent dans les usines automobiles de Renault et Citroën.

À ces Russes venus en France, s’ajoutent ceux venant d’autres pays, principalement d’Europe. Mais cela n’empêche pas que la France soit aussi un pays d’émigration, entre autres pour les États-Unis.

Cette terre d’immigration a accueilli plus de 16 millions d’individus. Les premiers Américains sont les Amérindiens, venant probablement d’Asie, il y a plus de 10 000 ans. Après Christophe Colomb, et quelques Espagnols, ce sont d’autres Européens qui ont entrepris la plus grande migration de l’histoire humaine. Ils venaient principalement du nord-ouest de ce continent, France incluse. Au tournant du 20e siècle, ce furent majoritairement des Européens de l’autre moitié de cette Europe, celle du sud-est. Pour de multiples raisons, les natifs, c’est-à-dire les personnes nées sur le sol américain, ont voulu freiner très fortement l’arrivée de ces derniers. Après une première loi Johnson en 1921, il y eut la loi qui régissait l’immigration lors de l’arrivée de Reine. En 1924, le Johnson-Reed Act avait pour but d’empêcher l’arrivée des personnes venant du sud-est de l’Europe, sans trop décourager ceux venant des pays “historiques”. Le nouveau système de quota portait à 2% le nombre de personnes pouvant entrer, en prenant comme base, le nombre de personnes provenant de ce pays et présentes aux États-Unis en 1890. Dans ce système, les Français n’étaient pas trop pénalisés. Ce qui n’était pas le cas de leurs voisins italiens, dont le nombre de migrants a fortement diminué, passant de 200 000 à 4 000 par an.

Si Reine avait voulu immigrer en 1925, il y aurait eu, comme pour Bettie d’ailleurs, un autre obstacle. Elles étaient des femmes voyageant sans leur mari, puisque célibataires. Pour des questions liées à la prostitution, les États-Unis refoulaient la plupart des femmes dans cette

situation. Les seules femmes systématiquement acceptées étaient celles rentrantes, éventuellement avec leurs enfants, pour rejoindre leur mari déjà sur le sol américain. Mais il fallait que celui-ci se présente lors du débarquement. Ce fut le cas d'une Anglaise, Jeanne Marie Loew, accompagnée de sa fille française Émilie Chauchoin. En 1906, en arrivant à Ellis Island, la mère et la fillette de 3 ans sont détenues en attendant que le mari et père, Georges, de nationalité française, vienne les récupérer. La petite fille était née à Saint-Mandé près de Paris. En 1925, elle a 22 ans et est devenue une simple comédienne dans les théâtres de Broadway. Elle a choisi un nom de scène, également très français, Claudette Colbert.

Le 4 février 1925, Reine et Bettie embarquent sur le De Grasse au Havre. Le paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique, surnommée la French Line, fait la ligne avec New York depuis l'année précédente.

D'après la fiche d'embarquement, Miss Bettie Raymond a 25 ans. Elle est Anglaise et ne parle que l'anglais. Elle est partie de Paris, où elle habitait depuis plusieurs mois, et a pour destination finale New York. Elle a réglé elle-même le voyage, elle a déjà habité New York de 1919 à 1921. Elle va chez elle au 100 Park Avenue à New York. Elle est brune aux yeux bleus et mesure 1,62 m. Elle est née à Rochdale en Angleterre. Sa profession est "actress" en anglais, qui se traduit par actrice ou comédienne. En 1925, il y a bien sûr les théâtres et le cinéma muet. Mais c'est plus probablement dans les salles de music-halls qu'elle devait travailler, ne parlant pas français.

Marie-Reine Bonhomme déclare ne parler que le français. Elle dit avoir seulement 32 ans. Sa dernière

résidence est Saugues. Le proche parent déclaré est sa mère, rue du prieuré, également à Saugues. C'est dans cette rue que se situera plus tard, après la canonisation de 1967, le diorama Saint-Bénilde. Reine a pour destination finale New York. Elle est en possession des 50 dollars demandés. Elle déclare n'être jamais allée aux États-Unis. Elle se rend à l'adresse de son employeur, Miss Bettie Raymond. Elle est sick-nurse, infirmière.

Elles sont visiteuses temporaires pour 3 mois. Elles ne sont pas immigrantes, et n'ont pas eu à franchir les nombreux obstacles de la plupart de leurs compagnons de voyage. Depuis quelques mois seulement, le transbordement des migrants normaux vers Ellis Island n'était plus effectué.

Il reste à imaginer l'impression que devait faire New York à un voyageur, lors de sa première arrivée après plusieurs jours de mer. Dix jours après Reine, le Docteur Louis-Ferdinand Destouches fit cette arrivée qu'il racontera plus tard ainsi :

“C'était un sacré spectacle ! Pour une surprise, c'en fut une. À travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu'on était on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous... Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur. On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle forcément, une ville bâtie en

raideur. Mais on n'en pouvait rigoler nous, du spectacle qu'à partir du cou, à cause du froid qui venait du large pendant ce temps-là à travers une grosse brume grise et rose, et rapide et piquante à l'assaut de nos pantalons et des crevasses de cette muraille, les rues de la ville, où les nuages s'engouffraient aussi à la charge du vent."

Depuis 1913 et jusqu'en 1930, le plus haut building de New York et du monde entier, est le Woolworth Building. Il mesure 241 m.

Les traversées dans le sens Amérique-Europe sont moins bien archivées que celles d'Ellis Island. Nous ne savons pas si elles sont revenues en Europe entre 1925 et 1927.

Chapitre 2

Winifred

En mars 1927, Reine travaillait à Détroit pour la famille Seyburn. Cette famille devait ressembler à la réussite du rêve américain. Le mari, Wesson, était banquier, et s'occupait également de promotion immobilière dans la région de Détroit. Missis Winifred Seyburn ne travaillait pas à l'extérieur. Elle s'occupait avec le personnel de maison, de ses quatre filles. La plus âgée s'appelait Winifred, comme sa mère, mais on l'appelait Peggy. Elle avait 9 ans. Il y avait Suzanne, 6 ans, Édith, 3 ans, et la dernière, Isabel, avait 2 ans. Les 4 fillettes s'appelaient Seyburn, le nom d'une vieille famille de Détroit.

Ils habitaient dans une maison construite en 1922, nommée Les Sycamores. Il y avait effectivement une allée d'arbres de la famille des platanes, que l'on traduit en français par sycomores, avec un O. Elle se trouvait sur East Jefferson Avenue, proche d'un lac.

En réalité, la famille était recomposée. Winifred s'était mariée une première fois en 1915, à l'âge de 21 ans. Le mari était William Gray jr, le fils d'un banquier de Détroit. Le père de Winifred, John avait approuvé le mariage, il trouvait le mari "financièrement acceptable". Le père de Winifred offrit une maison située dans le nouveau quartier d'Indian Village. La maison sur trois niveaux était en briques. Un peu plus loin, au-dessus du grand garage, il y avait l'appartement des domestiques. Dans le garage, une plaque tournante permettait de diriger la voiture de Winifred dans la direction de la sortie. Dans la maison, un ascenseur pour 9 personnes permettait

d'atteindre la salle de bal du deuxième étage. Il ne reste aujourd'hui aucune photo de cette maison. Les Gray avaient pour voisins, toute la jeunesse huppée de Détroit, dont faisait partie Wesson Seyburn.

Les 2 filles ainées, Peggy et Suzanne s'appelaient Gray à leur naissance. Le divorce eut lieu en 1922. Avant le jugement, Winifred, accompagnée de sa tante Anna, a fait une croisière en Méditerranée. Les 2 fillettes ont fait partie de ce grand voyage de six mois.

Le mariage avec Wesson Seyburn eut lieu la même année. Wesson était divorcée de Gwendolyn Currie, qui deviendra Comtesse Cyril Tolstoy en se remariant.

Édith et Isabel sont nées aux Sycamores en 1923 et 1924. L'enfance des fillettes de cette famille recomposée semblait plus heureuse que celle de leur mère.

Winifred était née le 24 septembre 1894 à Détroit. Son père s'appelait John Dodge, sa mère Ivy Hawkins Dodge. Le couple aurait ensuite une autre fille Isabel deux ans après, et un fils John Duval, encore deux ans plus tard. Dans ces années-là, la famille faisait partie de la classe moyenne. Le père, John a toujours travaillé dans la mécanique, avec son frère Horace. Mécanique navale et plus tard mécanique automobile.

Winifred a 7 ans quand sa mère meurt de la tuberculose en 1901. Pour s'occuper des 3 enfants, John recrute une amie de sa belle-sœur Anna. Elle s'appelle Isabelle Smith. Plus tard, John et l'ancienne gouvernante, Isabelle, se marient en secret le 8 décembre 1903. Le mariage durera jusqu'en 1907.

Entre-temps, la firme des frères Dodge a pris une grande ampleur. Après avoir travaillé pour Oldsmobile, ils produisent maintenant en sous-traitance pour Henry Ford. Une grande partie des pièces détachées des voitures Ford sortent des usines de John et Horace. Bien que très polyvalents, John s'occupe plus de l'organisation et des finances, tandis que Horace est l'expert technique.

Matilda Rausch avait été embauchée comme sténographe par la firme. Elle deviendra le 10 décembre 1907, Missis John Dodge. Matilda a 24 ans, John 42. C'est seulement au moment du mariage que la présentation sera faite entre les trois enfants de John, et Matilda. La nouvelle famille s'installe sur East Boston Boulevard.

La recomposition de la famille avec Matilda ne fonctionnera pas bien. Cela rapprochera Winifred de sa jeune soeur Isabel, et les liera pour le reste de leur vie. Elles vont au collège huppé de Détroit, Liggett School. Elles utilisent elles-mêmes une voiture électrique pour s'y rendre. Les journaux de l'époque ont parlé de la voiture lorsque celle-ci a pris feu alors que Winifred arrivait chez elle. À la même époque, leur tante Anna utilisait aussi une voiture électrique pour amener sa fille Delphine à l'école catholique de Détroit. La raison était que seule une voiture électrique permettait l'utilisation par une femme et ne nécessitait pas de compétence en mécanique.

Dans la haute-société, les "Débuts" d'une jeune fille sont une étape importante de sa vie. Elle marque l'entrée dans la Société. À partir de cette cérémonie, ou plutôt de cette soirée donnée par sa famille, la jeune fille peut à son tour être invitée dans les soirées des autres familles … et rencontrer de jeunes hommes. Les débuts de Winifred ont eu lieu en décembre 1913. Le dîner donné par son père à l'hôtel Pontchartrain a été fastueux. Cela a marqué

l'importance des Dodge dans la société de Détroit, sauf pour le plus haut échelon.

Après sept ans de mariage, John et Matilda ont eu leur premier enfant, Frances, née en 1914. Suivront Daniel en 1917 et Anna Margaret en 1919. John Dodge a maintenant 6 enfants. Et la société Dodge Brothers Motor Company se porte également très bien. La marque de voitures Dodge Brothers était la deuxième des ventes à partir de l'année 1916 aux États-Unis et le restera les années suivantes.

En janvier 1920, les frères Dodge se sont rendus au salon automobile de New York. John a été victime de la grippe espagnole et meurt quelques jours plus tard d'une pneumonie à 55 ans. Son frère Horace était dévasté, mais était lui aussi malade. Winifred était enceinte de Suzanne. Elle naîtra le 25 mai.

Horace a été malade durant toute l'année 1920, passant la majeure partie de ce temps en Floride, dans l'espoir que le climat plus chaud l'aiderait à se rétablir. La famille Horace Dodge était alors propriétaire de Villa Marina à Palm Beach. C'est là qu'il mourra le 10 décembre d'une cirrhose, conséquence de la grippe espagnole et de la pneumonie. Il avait 52 ans. La tante de Winifred, Anna Thompson Dodge, comme sa belle-mère Matilda, sont veuves. Elles sont à la tête d'un empire industriel.

Ne s'intéressant que de loin aux activités de leur mari décédés, elles délèguent la présidence à un employé de longue date, Frederick Haynes. Mais en 1925, l'entreprise avait stagné, et était descendue au 5e rang du secteur. Les deux veuves acceptent cette année-là la proposition d'achat de Dillon, Read & Co., une société

d’investissement. La vente de l’entreprise Dodge se fait pour 146 millions de dollars. C’est à l'époque, la plus importante transaction en argent comptant de l'histoire économique. En 1928, la société d’investissement revendra Dodge Brothers à Chrysler Corporation. 90 ans plus tard la marque Dodge appartient au groupe Fiat Chrysler Automobiles.

En 1920, les deux branches de la famille étaient à la tête d’un empire industriel. En 1925, elles sont chacune à la tête d’une immense fortune.

Mais l’année précédente, la famille John Dodge avait de nouveau été frappée. La petite Anna Margaret avait 4 ans quand elle est morte de la rougeole.

C’est en fréquentant l'Église Presbytérienne que Matilda rencontre Alfred Wilson, un homme de condition modeste, élégant, pieux, aimant les enfants et prêt à supporter l’ombre de John Dodge. Le couple se marie en juin 1925.

Dans les années 1910, John et Matilda avaient acheté une ferme à une trentaine de kilomètres au nord de Détroit. Meadow Brook Farms était le lieu de vacances de la famille. Lorsque Reine travaillait pour la famille Seyburn, le chantier d’une immense demeure avait commencé. Il ne sera terminé qu’en 1929 après trois ans de travaux. La demeure de 110 pièces pour 8100 mètres carrés de surface a été appelée Meadow Brook Hall. Elle est principalement de style néo-Tudor anglais. Elle est entièrement électrique, avec salles de bal et de cinéma, 2 ascenseurs et 4 cuisines. Bien plus tard, Matilda fera don à l’université du Michigan des larges terrains de la ferme. Puis de Meadow Brook Hall. Le manoir est aujourd’hui

très apprécié par les visiteurs, et est le quatrième plus important musée de maisons historiques des États-Unis.

Bien qu'à la même latitude que le nord de l'Espagne, Détroit est une ville froide en hiver. Depuis que le transport par le train le permet, ceux qui en ont les moyens et le temps passent les mois d'hiver en Floride. Dans la première moitié du 20e siècle, c'est Palm Beach qui a les faveurs des touristes de l'est des États-Unis. Les Dodge n'ont pas dérogé à cette mode. Si agréable pour la douceur de son climat ces mois d'hiver, et si indispensable pour montrer que l'on fait partie d'une certaine société. Pas suffisant pour faire partie de la plus haute société, et néanmoins nécessaire.

Lorsque Reine travaille pour Winifred, la tante de celle-ci, Anna, s'est remariée et s'appelle désormais Missis Dillman. Hugh Dillman était un ancien comédien de cinéma, qui vivotait à Palm Beach dans la promotion immobilière. Ensemble, ils ont acheté Playa Riente en 1926, l'un des palaces conçus par l'architecte Addison Mizner. Assez grand en tout cas pour héberger la famille Seyburn. La sœur de Winifred, Isabel, désormais Missis George Sloane, a fait construire pas très loin, Concha Marina. Moins impressionnante que Playa Riente, mais qui a su tenir plus longtemps. Concha Marina est devenu en 1994 la propriété de l'ex-femme du futur président des États-Unis Donald Trump. Ivana Trump a revendu sa propriété en 2018, largement modifiée depuis les années 20, pour 16,6 millions de dollars.

Vers 1940, les Seyburn achèteront une villa construite en 1928. Casa Giravento est située au 115 Via la Selva. Ce sera la résidence d'hiver de Winifred pendant 40 ans. Elle a depuis changé de propriétaire à plusieurs reprises. La

dernière acquisition s’est faite pour 14 millions de dollars en 2017.

Le 13 mars 1927, Reine est à New York à bord du Berengaria à destination de Southampton en Angleterre. Elle accompagne Winifred et Wesson pour un voyage de 50 jours en Europe. Pourtant aucune des quatre fillettes n’est à bord. La profession de Reine est “maid”, c’est-à-dire servante, un terme plus général que lady’s maid. L’adresse de destination est le Berkeley Hotel à Londres. C’est l’adresse habituelle de la famille lorsqu’elle se rend en Angleterre. Ils arrivent 6 jours plus tard.

Winifred et Wesson embarquent pour le voyage de retour, au Havre, le 4 mai. Ils ont dû rester quelque temps en France avant de repartir par le paquebot Paris. Mais Reine n’est pas de ce voyage. Elle empruntera le Mauretania le 17 septembre soit trois mois plus tard. Le paquebot de la Cunard Line est détenteur du Ruban Bleu, désignant le navire le plus rapide pour la traversée de l’Atlantique. Le capitaine est Sir Arthur Rostron, célèbre pour avoir été le capitaine du Carpathia, navire venu au secours des survivants du Titanic 15 ans auparavant. Dans la fiche d’embarquement, Reine déclare une dernière résidence permanente à Saugues, une destination finale à Détroit, et que son employeur est Mister Wesson Seyburn.

Dans la période qui a séparé la traversée de Winifred et celle de Reine, il y eut un évènement important pour elles. Pour l’Histoire, c’est un natif de Détroit, Charles Lindbergh, qui a fait la première traversée New York-Paris en avion. Parti le 20 mai 1927, il a atteint Le Bourget en 33 heures et 30 minutes. Soit 3,5 fois moins de temps que les paquebots. Il faudra attendre les années 1950 pour que les vols commerciaux s’imposent. Entre-temps les dirigeables, l’ultime évolution des plus légers que l’air, ont

disparu. Les frères Montgolfier, Ardéchois d'Annonay, avaient grandement participé à leur évolution dans les années 1780.

Sur de plus courtes distances, les premières lignes régulières en aéroplane existent depuis le 1er janvier 1914. C'était un saut de puce entre Tampa et Saint Petersburg en Floride. Le premier enregistrement d'un vol pris par Winifred et Wesson date lui de 1934, entre les Bahamas et Miami.

À Détroit, en 1927, Reine aurait pu croiser un pays, c'est-à-dire quelqu'un originaire du même coin. Pierre Gabriel Cubizolles est un peu plus jeune qu'elle. Il est né en 1901 au Moulin de Rodier, sur la rivière La Seuge qui serpente en Margeride. Le lieu-dit est à 1,5 km à vol d'oiseau en piqué des Salles Jeunes. En piqué parce que le moulin des parents de Pierre Gabriel se trouve 140 m plus bas. En juin 1927, Pierre était sur le paquebot Ile-de-France au départ du Havre, pour rejoindre New York. Il est naturalisé américain depuis l'année précédente. Il déclare être boucher (butcher) et sa destination est Ford à Détroit. En 1930 sur l'annuaire de Détroit il est cuisinier (cook) et habite 2883 Brush Street sous le prénom de Gabriel.

Le nom de jeune fille de la mère de Pierre Gabriel est Pélagie Longeon. Dire que l'on s'appelle Cubizolles, que sa mère s'appelait Longeon et que l'on est originaire de Saugues doit être un pléonasme, même à Détroit. Le père de Pierre Gabriel, prénommé Jean-Pierre avait une sœur Anne-Marie Philomène Cubizolles. Elle s'est mariée avec un autre meunier, sur un affluent de La Seuge, le Pontajou, près du village du Rouve. Le meunier s'appelait Louis Chassain. Ce sont mes arrière-grands-parents.

D’après les souvenirs d’un petit-neveu de Pierre Gabriel, celui-ci serait parti aux Etats-Unis pour gagner assez d’argent afin de pouvoir acheter du matériel de minoterie à son retour. Son projet ne verra jamais le jour. Il a été assassiné, certainement pour volé l’argent économisé.

On a déjà évoqué la proximité de Winifred avec Anna Dillman, malgré le fait qu'Anna n’ait jamais apprécié l'utilisation du divorce, ce qu’avait fait Winifred. Mais leur antipathie commune pour Matilda devait les rapprocher. En 1927, Anna vivait à Grosse Pointe, la proche banlieue de Détroit. En 1910, Albert Kahn, surnommé “l’Architecte de Détroit” pour ses architectures d’usine, avait été engagé par Horace et Anna pour concevoir une somptueuse maison en grès rouge sur l'avenue Jefferson. Le manoir avait un orgue, le seul aménagement intérieur qu’Anna gardera le reste de sa vie. L'aménagement paysager comprenait une série de terrasses en cascade jusqu'au lac Sainte-Claire (Saint Clair en anglais). Anna les remplit de roses et le manoir fut par la suite surnommé "Rose Terrace". Le milieu du lac Sainte-Claire était la frontière avec le Canada, ce qui pouvait être utile en cette période de prohibition de l’alcool aux États-Unis. Il y a un quai pour le yacht SS Delphine, commandé par Horace, mais livré en avril 1921, 4 mois après sa mort. En 1926, le bateau de 79 m avait pris feu et coulé à New York. Il fut renfloué et restauré. Ce sera la première d’une longue série de restaurations, car il navigue actuellement en Méditerranée.

Il est impossible de ne pas évoquer le travail nécessaire afin de pouvoir acquérir de telles richesses. Bien évidemment, il y a l’énorme capacité de travail des frères Dodge, leurs visions de l’automobile, les stratégies pour faire prospérer leur entreprise. Mais derrière il y a les

20.000 employés des usines. La plupart sont des immigrants d'Europe, et plus tard, des noirs venant du sud des États-Unis. Au plus haut niveau d'activité des grands constructeurs automobiles, les Big Three, la population de Détroit sera la cinquième du pays. Les cadences infernales sont permises par le taylorisme et le fordisme.

Le docteur Destouches, dont nous avons retranscrit son impression de New York, a passé quelques jours du 5 au 8 juin 1925 à Détroit, dans les usines Ford. Le but de son voyage dans toute l'Amérique du Nord portait sur la santé au travail. Pas dans un objectif de bien-être des travailleurs, mais de rentabilité pour les employeurs. Un employé bien portant n'est pas absent et travaille plus, donc rapporte plus à l'actionnaire de l'entreprise. Le docteur Destouches utilisera plus tard l'expérience de ce voyage, dans un épisode d'un récit qui sortira en 1932. Le roman s'appellera *Voyage au bout de la nuit*, le premier et le plus connu de son auteur, sous le nom de Louis-Ferdinand Céline. Le style littéraire est aussi vulgaire que musical, tout comme la personnalité de l'auteur est aussi complexe que controversée.

Même loin des États-Unis et 80 ans plus tard, on ne peut pas imaginer le travail à la chaîne sans imaginer le personnage de Charlie Chaplin (Charlot en français) dans *Modern Times* (*Les Temps Modernes*). Durant la Grande Dépression des années 30, il dépeint l'abrutissement des hommes par le travail répétitif et les cadences infernales. Le fordisme imposant cette cadence, en faisant passer devant l'ouvrier, les pièces à visser. Le film, sorti en 1936, était le dernier de la série des *Charlot*, Chaplin n'arrivant pas à imaginer son personnage dans un film parlant.

Mais le cinéma sonore était partout, il avait révolutionné le monde du cinéma. Pour l'Histoire, le premier film parlant, mais également chantant, était *Le Chanteur de Jazz*. Le personnage principal, joué par Al Jolson, faisant un blackface, inimaginable aujourd'hui. C'était en 1927. L'année aussi ou Reine a cessé de travailler pour les Seyburn.

Fin du chapitre 2

Pour les bibliographies, articles, photos et vidéos, rendez-vous sur https://reine.world/ dans la partie *Articles*.